

Bruno Poissonnier  
Patrick Rigolet

# SORTIR

Des lumières en prison

**A**ccent  
igu

ÉDITIONS SCIENCES HUMAINES



Bruno Poissonnier  
Patrick Rigolet

# SORTIR

Des lumières en prison

**A**ccent  
igu

ÉDITIONS SCIENCES HUMAINES

Retrouvez nos ouvrages sur  
[www.scienceshumaines.com](http://www.scienceshumaines.com)  
[www.editions.scienceshumaines.com](http://www.editions.scienceshumaines.com)

## **Diffusion et Distribution : Interforum**

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2019**  
38, rue Rantheaume  
BP 256, 89004 Auxerre Cedex  
Tel. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26  
ISBN = **9782361065430**

*À Alexis, Faustine et Julie,  
pour que perdure l'envie d'humanité,*  
Patrick



## AVANT-PROPOS

*Là où la vie emmure, l'intelligence perce une issue...*

Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, 1927.

C'est à la fin d'une longue interview de Patrick Rigolet sur France Bleu Auxerre que Yoann Kerpédron a suggéré à l'ancien chargé de mission de raconter plus longuement son expérience de dix années de mise en place d'une politique culturelle en milieu carcéral.

– Je ne saurais jamais écrire un livre ! s'est défendu Patrick Rigolet, qui lorgnait sur la tranquillité de sa retraite toute neuve.

– Vous êtes bien placé pour trouver de l'aide, non ? insista le journaliste. N'avez-vous pas travaillé en confiance pendant des années avec un écrivain ?

La graine semée par Yoann Kerpédron a fini par grandir, c'est l'ouvrage que vous avez entre les mains.

Patrick Rigolet a rencontré des personnes formidables tout au long de sa mission. Elles sont

Sortir

mentionnées, pour la plupart, dans le livre et dans ses remerciements. Il se peut que certaines aient été oubliées, et il s'en excuse, sa mémoire étant « mitée », comme il dit. En revanche, aucune personne désagréable ou toxique n'y est citée nommément, le but de cet ouvrage n'étant pas de faire de la publicité à la bêtise ni de régler des comptes.

Bruno Poissonnier,  
Auxerre, le 28 janvier 2019.



---

*Nota bene* : Les prénoms des personnes détenues ont été modifiés, et le personnel surveillant est nommé par la première lettre du prénom.

Les noms et prénoms des autres personnages, collègues proches, intervenants, artistes et personnes associées sont eux bien réels.



## Chapitre 1

Je ne pense pas que j'oublierai cette journée

1<sup>er</sup> mars 2006. Je ne pense pas que j'oublierai cette journée.

Je n'ai pas le goût des commémorations et ma mémoire est facilement négligente, cependant les souvenirs qui y sont attachés me reviennent toujours, et intacts.

Il neige. Il fait un froid sibérien, et le chauffage de ma Twingo est à la peine. En haut de la voie Romaine, le ciel se déchire, et les coteaux d'Irancy m'apparaissent, superbes dans la poudreuse. Je suis particulièrement sensible, ce matin-là, à la beauté du monde. Elle me soutient. Ce n'est pas naturel d'aller en taule. Même pour y travailler.

Chez nous, aussi loin que je remonte, ce ne sont qu'anarchistes et communistes, tous bouffeurs de curé. La taule, c'était ressenti comme un instrument du pouvoir. Alors...

*Alors ?*

Alors, un jour j'ai compris que des hommes vivaient là-dedans. Des hommes et aussi des femmes. Avec vraisemblablement de la misère et sous un lourd couvercle. Je ne savais pas encore que j'y retrouverai nombre de personnes que j'avais suivies,

dans mes années « sociales ». Elles, ou leurs enfants, voire petits-enfants...

Mais bon, je n'y suis pas encore. À Vermenton, je prends la direction de Sacy, l'inconnu pour moi, quasiment l'étranger. Le froid y est encore plus vif si j'en juge à la glace qui s'allonge depuis les coins du pare-brise. Dans la petite vallée qui monte vers Joux-la-Ville, des congères en formation me ralentissent. C'est alors que j'aperçois le centre de détention. Des bâtiments couleur de terre, râblés, qui dominent la vallée depuis le plateau. Une citadelle dans la neige, comprimée par la pesanteur du ciel.

La chanson de Brel *Je m'appelle Zangra* me vient spontanément aux lèvres. Le parallèle avec *Le Désert des Tartares* de Buzzati est saisissant. J'allume un cigarillo. Plus loin, le raidillon de Pourly me refuse le passage. La voiture patine. Refus d'obstacle ? La forteresse se défend. Mais la carte routière me permet d'atteindre le plateau, en faisant le détour par le village de Joux-la-Ville. Au grand dam de nombreux détenus qui pensent arriver dans un environnement urbain, le centre de détention est perdu dans le désert rural du plateau à la façon d'une oasis, une drôle d'oasis, minérale et barbelée. Le vent soulève des tourbillons de flocons, et de nombreux corbeaux s'immobilisent pour me regarder passer depuis les talus où ils rapinent. Cet intérêt pour ma personne me déplaît et accentue la tension. J'ai besoin de l'évacuer et je leur gueule : « Ben oui, je passe ! Je suis de passage, moi ! »

À ce moment précis, je n'ai d'autre désir que d'être de passage.

Je glisse un CD de Léo Ferré dans l'autoradio, comme on allume une cigarette. Je me gare sur le parking, au milieu de dizaines de voitures, à côté d'un 4x4 équipé pour la chasse. Léo a entamé *La Vie d'artiste*, impossible de l'interrompre... Alors j'examine les lieux. D'abord le fronton monumental sur lequel CENTRE DE DÉTENTION JOUX-LA-VILLE est inscrit en grosses lettres noires, surplombant les vitres blindées de l'accueil. Le logo de l'administration pénitentiaire au-dessus, et plus haut, un drapeau français qui claque au vent. De chaque côté du guichet, une porte d'entrée peinte en jaune d'or : une petite à gauche, et à droite un grand portail pour les véhicules. Malgré ces taches de couleur, l'ambiance est plombée par le ciel bas, le béton gris et les barbelés qui cisailent les bourrasques de neige. Un groupe de surveillants en bleu marine, cheveux ras et rangers, quitte alors les bâtiments du self pour l'entrée du centre. Mes nouveaux collègues... J'avoue m'être demandé, moi, le libertaire qui n'a jamais aimé les uniformes, qui supporte mal l'idée d'enfermement, qui sait que la Justice est aussi une justice de classe, ce que j'étais venu foutre ici. Jamais, comme à cet instant, je ne me suis autant voulu un passeur de culture...

C'est le cœur de la mission qui m'est confiée : mettre en place, à la maison d'arrêt d'Auxerre et au

centre de détention de Joux-la-Ville, une animation culturelle.

*La Vie d'artiste* se termine avec Léo qui gueule qu'il s'en fiche. J'éteins l'appareil, rassemble mes affaires et sors. Le surveillant d'entrée qui me regarde arriver en jean et baskets, vêtu d'un très vieux manteau d'hiver, pense sûrement que je viens pour un parloir. Je me présente en lui tendant ma carte d'identité.

– Bonjour, je suis un nouveau conseiller du SPIP<sup>1</sup>, je dois être attendu.

– Bougez pas, fait le préposé, je me renseigne. Allô, le SPIP ? Ici le PEP-1<sup>2</sup> : il y a là un nommé Patrick Rigolet qui prétend être attendu...

Les flocons tourbillonnent rageusement devant l'entrée. Impossible de se protéger du vent. Le col relevé, les mains enfoncées dans les poches, je lutte contre la congélation et je vois arriver face au grand portail un petit bus de l'administration pénitentiaire. Les essuie-glaces ont dessiné sur la neige du pare-brise comme deux grands yeux étonnés. À l'intérieur du véhicule, des mains essuient la buée des vitres, des visages se collent contre le carreau et tentent de saisir la réalité du lieu dans lequel leur existence va désormais s'éterniser. Le bus franchit lentement le seuil où deux gardiens frigorifiés

---

1- Service pénitentiaire d'insertion et de probation.

2- Porte entrée principale, premier surveillant de l'entrée.

manœuvrent le portail. La proximité entre l'arrivée des détenus et la mienne me serre le cœur.

Du menton le surveillant me désigne la porte, qui se déverrouille dans un claquement de métal. Un surveillant m'attend derrière, cheveux roux coupés en brosse, visage affable, main ferme et cordiale, il me souhaite la bienvenue malgré le temps de chien.

– Je dois vous faire visiter le centre. Débarrassez vos poches de tout objet métallique dans les plateaux qui sont ici. Si vous avez un téléphone portable, un couteau ou d'autres objets interdits, vous devez les laisser dans un casier de consigne.

Je range dans un casier mon téléphone, mes clés de voiture, mon portefeuille, puis je dispose dans un plateau de vinyle ma serviette de cuir des PTT, souvenir de mes premières années de boulot. Et pendant qu'une machine à rayons X avale mes affaires, je franchis un portique qui se met à sonner.

– T'as des bretelles? Une ceinture? De la monnaie? Les chaussures?

Ce ne sont ni les chaussures ni des bretelles qu'a repéré le portique, mais une boîte métallique de cigarillos et un briquet Zippo.

Nouveau plateau où je plie mon manteau, et nouveau passage au travers du machin. Cette fois-ci, il reste silencieux et m'approuve d'un clignement de LED vertes.

Sortir

– Ce sera tous les jours comme ça ?

Le surveillant hoche la tête, goguenard.

– Même quand je serais estampillé « personnel maison » ?

– Même ! Personne n'est exempté.

Je remets mon manteau et rejoins le guide devant une porte métallique qu'il ouvre en pianotant sur un digicode.

– Les visiteurs doivent attendre, eux, que le PEP-1 leur ouvre.

Un escalier d'une dizaine de marches nous entraîne dans un couloir souterrain glacial éclairé par des néons. Une trentaine de mètres et un autre escalier nous remontent à la surface, entre deux grands murs de grillage que couronnent des réseaux de barbelés. Puis, nous marchons une cinquantaine de mètres vers une façade percée de nombreuses fenêtres.

– Les bâtiments administratifs, me présente le rouquin, ce que tu vois là ce sont les fenêtres du SPIP. Salut Gigi ! ajoute-t-il à l'adresse d'une jeune femme qui fume sous une espèce d'abri-bus face à la porte. Une de tes collègues ! Tu vas être entouré de filles ! C'est pas de la chance ?

– J'sais pas...

De l'autre côté des grillages, le bus est arrivé lui aussi. Des détenues en descendent qui grelottent sous la bise. Je remarque les menottes et les entraves

aux jambes. Parmi elles, une jeune femme au corps de camionneur, au cou de taureau tatoué, aux cheveux d'apache retenus par un bandana rouge. Son visage reflète la détestation d'être là, et son regard, que brièvement je croise, une douloureuse impuissance.

– Viens, je vais te présenter.

Le rouquin pousse une porte, et nous pénétrons dans le hall d'accueil où trône une immense machine à café.

Face à la porte et à l'intersection de deux couloirs, une femme en tenue bleu marine lève la tête vers nous, derrière une grande fenêtre guichet.

– E, notre vagemestre. Je te présente Patrick...

Comment c'est ton nom déjà ?

– Rigolet.

– Patrick Rigolet, qui intègre le SPIP.

Sur le mur du hall, face à la machine à café, sont inscrits les noms de tous ceux qui travaillent ou qui ont travaillé au centre de détention depuis sa création en 1990. Une pensée fugitive me traverse, une pensée mal venue teintée de répulsion, à l'idée qu'un jour mon nom soit associé à ceux qui se succèdent sur le mur.

– Suis-moi, je t'amène à l'étage du SPIP.

Le surveillant franchit souplement les deux volées de marches en les gravissant deux par deux,

tandis que je les gravis laborieusement une à une, pour cause de persistantes douleurs dans les genoux, générées par la pratique excessive du football au temps lointain de ma jeunesse. Le rouquin articule en silence « Che-ffe-de-ser-vi-ce » en désignant la troisième porte du couloir, avant d'y frapper.

– Bonjour Madame, voici Patrick Rigolet.

Puis se tournant vers moi :

– Après le repas, vers 13 h 30, je te ferai visiter la détention.

La femme qui s'est levée derrière le bureau et qui me tend une main ferme, ressemble terriblement à une cheffe de service. Une longue jupe plissée bleu marine, un veston sombre sur un chemisier strict où brille un collier de perles régulières, une coiffure soignée. Elle m'invite à m'asseoir. Son bureau, modeste, s'ensevelit sous les obligatoires piles de dossiers aux coloris passés. La voix est cordiale, comme elle l'était déjà au téléphone, le regard est profond et le tutoiement, naturel.

– Avant toute chose, je voulais te dire que nous sommes heureux de t'avoir recruté, et que quelqu'un s'occupe enfin de cette mission culturelle au sein des deux établissements carcéraux que sont la maison d'arrêt d'Auxerre et le centre de détention de Joux-la-Ville. Je sais que ton mandat d'adjoind au maire d'Auxerre nous privera de ta présence tous les vendredis,



et donc, pour que ton temps soit le mieux employé dans la mission que nous te confions, je veillerai à ce que le nombre de dossiers de détenus que tu devras suivre soit le plus faible possible. Cependant, nous avons certains « profils » qui ne peuvent être confiés à des conseillères femmes. Je me fais comprendre ?

J'opine. Je sais que la spécificité de Joux-la-Ville est la délinquance sexuelle et que près de la moitié des personnes qui y sont détenues le sont pour des affaires de mœurs, délits et crimes. La cheffe continue :

– En gros, tu auras vingt pour cent de ton temps à consacrer à ces détenus difficiles. Ta carrière sera un atout, et Yannick<sup>3</sup> m'a informée que de toute façon tu ne crains pas le contact avec les « publics difficiles ». Tu as travaillé dans des services sociaux ?

– Oui. Au tout début, comme j'avais fait des études de Lettres, j'ai commencé par travailler à la Poste. Ensuite, je suis devenu fonctionnaire territorial, et j'ai rempli plusieurs missions. Je me suis occupé de l'Aide médicale gratuite puis de la mise en place du RMI à la fin des années quatre-vingt. J'ai aussi participé à la création du

---

3- Yannick : directeur départemental du SPIP que j'avais rencontré lors d'un Comité local sécurité et prévention de la délinquance, où je siégeais en tant qu'élu et par qui « tout » a commencé...

Centre d'hébergement et de réinsertion sociale, puis j'ai mis en place, avec mon ami Alain, un accueil de jour pour les SDF d'Auxerre, un lieu où ils pouvaient prendre une douche, faire des lessives ou simplement boire un café au chaud.

– Yannick m'a également confié que tu connaissais bien la problématique des personnes âgées dépendantes et ça tombe bien, car à Joux, c'est un de nos soucis. Nous avons ici des personnes détenues fort avancées en âge et qui deviennent dépendantes. Je ne te dis pas comme nous sommes démunis face à ce problème...

– C'est vrai, j'ai été directeur d'une structure de maintien à domicile de personnes âgées ou handicapées, bien souvent les deux, qui employait quatre-vingts salariées.

– Quatre-vingts salariés...

– Oui, et toutes des femmes... J'ai eu l'impression de passer mes cinq années de mandat à régler des conflits! Entre les filles elles-mêmes, entre certaines et des vieux pas toujours faciles, souvent paranos, prompts à les accuser de vol dès qu'ils avaient égaré quelque chose. Mais c'était bien entre elles que c'était le plus dur!

Le regard de la directrice s'affûte.

– Tu as donc l'expérience des conflits entre filles d'un même service...

– Un peu, et ça m'a gonflé bien souvent. Mais bon, il fallait bien aller au charbon! Vaille que

vaille, ça a fonctionné. Mais ça n'a pas été mon expérience professionnelle préférée.

– Tu as préféré tes années de permanent syndical ?

– Ah, tu es au courant de ça aussi !

– Doublement... Par Yannick, et aussi parce que je suis syndiquée.

– Pour être bien dans ma vie, j'ai besoin de me sentir utile, humainement utile.

Je sens le poids de son regard, un poids bienveillant. Je continue :

– J'ai besoin de l'humain, j'aime avoir les rapports les plus directs possible avec les gens.

– Des rapports directs... Des rapports « virils » aussi ?

– Des rapports directs surtout. Quand il y a un souci avec un vieux monsieur ou une vieille dame, tu ne peux pas le régler en distribuant des claques !

– Chez nous non plus !

– C'était façon de parler, bien que la boîte à gifles, ça resterait bien utile dans certains cas...

– Je ne suis pas sûr de bien te comprendre. La violence n'est pas la méthode retenue par la pénitencière, même si certains surveillants y seraient assez favorables.

– Je pensais plutôt aux affrontements politiques, voire syndicaux, où rien n'existe hors le rapport de force.

– Je suis une farouche partisane du dialogue et de la négociation !

– Moi aussi, c'est pour ça que j'ai appris le russe.

Les yeux de madame la cheffe de service s'arrondissent. Mais mon sourire innocent la tranquillise.

– Bon, je vais aller te montrer ton bureau et te présenter au service, tu verras, tu auras de bonnes collègues !

Quand elle se lève, je ne suis pas surpris de lui voir des collants noirs terminés par des escarpins de style immédiat après-guerre, mais mon impression générale est d'avoir affaire à quelqu'un de bien, avec qui il doit être facile et agréable de travailler.

Nous sortons tous les deux du bureau, empruntons un couloir étroit.

– À gauche, c'est le secrétariat. Madame J., je vous présente Patrick, un nouveau collègue à qui est confiée la politique culturelle du CD (centre de détention) et de la maison d'arrêt. Patrick, Madame J. notre secrétaire.

Je serre la main tendue de Gigi qui fumait tout à l'heure devant le bâtiment.

– À gauche, ce sont les bureaux, les sanitaires, les pièces de repos pour les surveillants, et tout au fond, la photocopieuse.

– Anne, je te présente Patrick Rigolet qui...

– Hé hé, salut Patrick !

### **Patrick Rigolet remercie**

Pour leur soutien : Valérie, sa patiente compagne, ses enfants Alexis, Faustine et Julie.

Pour leur investissement : Valérie Durin, Olivier Sanseigne, Greg Teyssier, Nathalie Ternois, Bruno Poissonnier, Gisèle Blandin, Julien Vignikin, Sylvain Luquin, Jean Marie Perret, Gérard Noiret, Serge Sandor, Snek 434, Sean O'Brian, le Rugby Club Auxerrois, le stade auxerrois, Lahcen Ezhani, Alain Baptiste, Gaël.

Pour leur implication et leur confiance : les directions successives et ses collègues du SPIP de l'Yonne, les magistrats du siège et du parquet d'Auxerre, l'AGEM, Boubou, Ex-aequo production, le Théâtre d'Auxerre, La Cité de la Voix, le château de Monthelon, Pascale du GEPSA, Michel et Ingrid.

Pour leur bienveillance : Eugène Reverbéri et Francis Gervais, tour à tour directeur du centre de détention de Joux-la-Ville.

Pour leur complicité : les « bleus » Éric, Johann, Régis, Stéphane, Françoise, Pascal, Virginie, Olivier.

# Table des matières

<u>Avant-propos</u>	<u>7</u>
<u>Chapitre 1</u> <u>Je ne pense pas que j'oublierai cette journée</u>	<u>9</u>
<u>Chapitre 2</u> <u>Un chemin qui n'existe pas</u>	<u>43</u>
<u>Chapitre 3</u> <u>Vous allez mettre de l'ambiance à Joux?</u>	<u>57</u>
<u>Chapitre 4</u> <u>Je me sens impuissant. J'en ai marre...</u>	<u>71</u>
<u>Chapitre 5</u> <u>Ça ne sera pas simple... Ils ne sont pas habitués</u>	<u>81</u>
<u>Chapitre 6</u> <u>Régler les problèmes d'homme à homme</u>	<u>87</u>
<u>Chapitre 7</u> <u>La citoyenneté, c'est mon dada</u>	<u>101</u>
<u>Chapitre 8</u> <u>On me prédisait des lupanars torrides...</u>	<u>113</u>
<u>Chapitre 9</u> <u>Sortir</u>	<u>119</u>
<u>Chapitre 10</u> <u>C'est moi l'inventeur de la physique quantique</u>	<u>133</u>
<u>Chapitre 11</u> <u><i>Je l'aime à mourir</i></u>	<u>141</u>
<u>Chapitre 12</u> <u>Horizons neufs</u>	<u>145</u>
<u>Chapitre 13</u> <u>Immersion</u>	<u>149</u>
<u>Chapitre 14</u> <u>Témoigner de la réalité carcérale</u>	<u>155</u>
<u>Chapitre 15</u> <u>Si on ne remet pas souvent cent sous dans le bastringue...</u>	<u>165</u>
<u>Chapitre 16</u> <u>Et ce sont les détenus qui vont écrire les paroles?</u>	<u>175</u>
<u>Chapitre 17</u> <u><i>Joux-la-Ville ! mais où est la ville ?</i></u>	<u>183</u>
<u>Chapitre 18</u> <u>Si quelque chose a gagné, ce n'est pas la connerie !</u>	<u>211</u>
<u>Chapitre 19</u> <u>Transmission</u>	<u>217</u>
<u>Remerciements</u>	<u>222</u>